

1^{ère} Lecture : Isaïe 50,5-9aI. Contexte

Une bonne partie de ce texte se trouve au Dimanche des Rameaux des trois Années. Là, il était choisi pour la célébration de la Passion de Jésus et du passage de l'Économie ancienne à l'Économie nouvelle ; ici, il est vu comme leur annonce, ainsi que le montre l'évangile du jour. Comme toute annonce, celle-ci met en évidence les causes et les circonstances qui en soulignent la nécessité. Nous avons en notre texte la presque totalité du 3^{ème} chant du Serviteur (Is 50,4-11). Aussi allons-nous le voir en entier. Situons-le avant de l'aborder. Il fait partie d'un ensemble de trois chapitres qui parlent de l'annonce du Messie devant apparaître dans la misère humaine :

- a) Is 49 parle de la Rédemption difficile mais admirable, les v. 1-6 rapportant le 2^{ème} chant du Serviteur. Il affirme que la réussite est à la mesure de l'échec accepté ;
- b) Is 50 (3^{ème} chant) parle du Salut compromis mais rendu possible par le Serviteur. Il affirme que la réconciliation avec Dieu est à la mesure de l'hostilité subie ;
- c) Is 51 parle de la Promesse oubliée, redite par le Seigneur. Il affirme que la consolation est à la mesure de l'humiliation supportée.

On s'accorde aujourd'hui à dire que Is 50 comprend trois parties :

- 1) v. 1-3 : reprise par Dieu de l'Alliance rompue ;
- 2) v. 4-9 : justification du Serviteur par le moyen de la persécution ;
- 3) v. 10-11 : nécessité de mettre sa confiance dans le Serviteur.

Notre texte contient donc un conflit entre la volonté de Dieu et la volonté de l'homme, conflit que le Serviteur va assumer pour que s'accomplisse le Salut de Dieu. On peut se demander comment il lui est possible d'assumer ces deux volontés opposées ; mais nous savons que Jésus, qui est le Serviteur annoncé, a réuni les contraires en sa personne et dans sa mission, p. ex. : la mort et la résurrection, le péché et la grâce, la faiblesse humaine et la puissance divine, l'homme et Dieu. Dans notre texte l'objet du conflit est le passage d'un passé révolu à un avenir inconnu, que le Serviteur effectue par le renoncement et la patience qui lui vaudront la victoire par le soutien de Dieu.

II. Texte1) Le renoncement du Serviteur dans la patience (v. 4-5)

- v. 4 (*omis) : Dieu demande à son Serviteur de l'écouter, d'ouïr une parole destinée à ceux qui sont à bout d'épuisement dans leurs efforts vains de fidélité dans l'Économie ancienne. Et le Serviteur, attentif à sa volonté, dit être prêt à obéir. Il pourrait s'étonner que, plusieurs jours de suite, Dieu lui répète son souci de sauver comme il l'avait dit dès les origines, mais, plein de confiance en Dieu, il fait sien ce souci et attend.
- v. 5 : « Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille » : Cette expression « Ouvrir l'oreille » signifie créer une nouvelle oreille pour faire savoir ce qui adviendra en vue de l'Économie nouvelle. Nous avons eu cette expression deux fois dimanche dernier : une première fois en Is 35,5 : « Les oreilles des sourds seront ouvertes », et nous y avons vu qu'était envisagé l'homme nouveau vivant dans le Royaume du Dieu glorieux ; et une deuxième fois en Mc 7,15, quand Jésus eut guéri le sourd-muet tiré de la foule par lui ; « Et aussitôt ses ouïes s'ouvrirent », le sourd-muet guéri étant devenu semblable à Jésus, tout à l'écoute de Dieu voulant son Royaume.

Or, pour ouvrir les oreilles du sourd-muet, Jésus les lui avait percées, et lui-même avait gémi, faisant ainsi allusion à sa Passion à laquelle il faisait participer l'infirme.

L'ouverture de l'oreille est donc une souffrance. Depuis le péché d'Adam, toute naissance et éducation se fait dans la douleur. Il en est de même de la Création qui gémit dans les douleurs de l'enfantement (Rm 8,22) ; il en va de même aussi, de l'Économie nouvelle à établir. Rappelons-nous comment dans la synagogue de Nazareth, en entendant Jésus dire : « Aujourd'hui s'accomplit dans vos oreilles ce passage de l'Écriture » (Lc 4,21), ses auditeurs s'élèvent contre lui et veulent le jeter dans un précipice. Le Serviteur souffre donc quand Dieu lui ouvre l'oreille ; et sa souffrance consiste dans le renoncement à l'état passé d'Israël dont Dieu lui avait dit plusieurs fois combien il était déplorable, et l'acceptation d'un nouvel état que les impies refusent. Le Serviteur apprend donc que c'est par sa souffrance que se fera l'éclosion de l'Économie nouvelle tirée de l'ancienne.

« Je ne me suis pas déroché » ou plutôt « retiré en-arrière », c.-à-d. reculé, hésité, resté dans l'état où tous sont incarcérés ; le Serviteur accepte cette souffrance du passage. Ceci est une figure de ce que Jésus vivra à son agonie : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », et « Non pas ma volonté mais la tienne », dit-il à son Père. Pour le Serviteur, ce n'est pas seulement le passé qui doit mourir, c'est aussi lui-même qui doit mourir pour effectuer cette mort du passé, et pouvoir y entraîner son peuple. Le Salut espéré est qu'il fasse sien la nouvelle et douloureuse volonté de son Père.

- v. 6 : « J'ai présenté mon dos à ceux qui (me) frappaient » : A l'acceptation, le Serviteur joint l'offrande volontaire de lui-même à l'hostilité des pécheurs qui trouvent leur contentement dans l'Économie ancienne où ils veulent vivre. Car il sait que cette volonté de Dieu sera rejetée violemment par des gens qui veulent agir à leur guise et qui lui infligeront des coups, à lui qui est le représentant de Dieu. Tel fut le sort de Jérémie qui avait annoncé la ruine de Jérusalem et du temple, et qui s'attira la persécution suscitée par ses auditeurs (voir notamment Jr 26,1-9). Mais contrairement à Jérémie qui se plaignait d'être constamment persécuté, le Serviteur va au-devant de ses persécuteurs, et leur présente son dos, ses joues, sa face. Or, le dos, les joues, la face font partie de la tête. C'est en tant que tête de son peuple qu'il souffre, car en assumant ses révoltes, il pourra le délivrer de son attachement à son passé abominable.

Il y a une cause profonde au refus des hommes de renoncer à leur vie passée : la méchanceté de leur cœur, qui prend prétexte du renoncement demandé pour se manifester. Cette résistance et cette méchanceté sont donc fortement et opiniâtrement liées, et comme elles se manifestent à l'occasion de l'intervention du Serviteur, elles sont aussi l'objet de sa mission et dès lors du Plan de Dieu. Une double question se pose alors :

- a) Si elles contrecarrent le Plan salvifique de Dieu, comment le favorisent-elles ?
- b) Si elles doivent être éliminées pour que le Plan salutaire de Dieu réussisse, comment le sont-elles ?

Notre texte ne répond pas à ces questions. La réponse est donnée au 4^{ème} chant du Serviteur, que nous aurons au 29^e Ordinaire B. Ici, il est seulement dit que le Serviteur doit accepter l'intégration de cette hostilité dans sa mission.

2) La victoire du Serviteur par le soutien de Dieu (v. 7-9)

- v. 7 : « Le Seigneur Dieu vient à mon secours », litt. « Et mon Souverain Seigneur me secourra » : Le Serviteur est sûr du soutien de Dieu. Comment l'est-il ? Par la volonté de Dieu. Quand en effet les tribulations et les humiliations sont voulues par Dieu, la force de Dieu vient à l'aide. Ces trois versets disent que le Seigneur donne sa force dans trois buts : pour les supporter, pour affronter ses ennemis, pour réussir sa mission. Le premier est de pouvoir, par l'aide de Dieu, supporter les souffrances.

D'abord le Serviteur « n'est pas outragé » : alors que ses persécuteurs pensent l'abattre et le blesser, lui ne se sentira ni déshonoré ni discrédité, et il ne se découragera pas. Ensuite « il rend son visage dur comme pierre » ou plutôt « comme le marbre » ; la Septante dit même « comme un roc solide », pour indiquer qu'il est inébranlable comme le Messie de Dieu ; pour les coups qu'il subit, il affermira son visage, c.-à-d. sa personnalité incontestable. Enfin « il sait qu'il ne sera pas confondu » : il expérimente que la honte d'être ainsi humilié ne le fait pas céder, ne le flétrit pas.

- v. 8 : « Proche est celui qui me justifie » : C'est le deuxième but pour lequel Dieu le fortifie : la mise en jugement des ennemis du Serviteur. Ce n'est pas l'opinion des hommes qui décide de la valeur du Serviteur, c'est le jugement de Dieu. Puisque Dieu le justifie, déclare juste celui que des hommes disent injuste et coupable, dressons un tribunal public avec Dieu comme Juge. « Quiconque veut-il plaider contre moi ? (litt. « me quereller ? ») ; comparaissons ensemble » : le verdict ne sera pas seulement équitable, il sera connu de tout le monde et jettera le malfaiteur dans la confusion.

« Quelqu'un a-t-il une accusation à porter contre moi ? Qu'il s'avance vers moi » (Le Lectionnaire omet le « vers moi »). A la place de « s'avancer », il est préférable de mettre « accéder ou s'approcher ». Ce verbe en hébreu est « *שָׁנַן* », en grec « *ἐγγίζω* », en latin « *accedo* ». L'expression « accéder à quelqu'un » signifie mettre à égalité deux personnes de niveaux différents, dont l'une fait connaître sa propre valeur irréfutable, à l'autre qui l'ignore ou se méprend sur elle (Gn 45,4 ; Jr 30,21). Le sens est donc que le Serviteur accusé pourrait accuser quiconque l'accuse, et dès lors pourrait être aussi son juge. C'est ce que dit littéralement le premier membre de la phrase : « Quiconque sera-t-il maître de mon jugement ? », sens que le Lectionnaire traduit insuffisamment ainsi : « Quelqu'un a-t-il une accusation à porter contre moi ? ». Le Serviteur est donc du côté de Dieu le Juge, et donc son jugement vaut celui de Dieu.

Si les (Néo)Vulgates traduisent « Qui est mon adversaire ? » (sens du Lectionnaire), la Septante pousse à fond le sens de l'hébreu : « Qui est celui qui me juge ? », que Jérôme traduit par « Qui est celui qui engagera le jugement contre moi ? ». A travers les paroles du Serviteur, on remarque que Dieu est de son côté, et que ses ennemis ont à répondre à lui comme à Dieu. Ce qui est dit du Serviteur fait songer à Jésus à qui le Père a remis le jugement (Jn 5,27) et prépare ce qui est dit au v. 9, où nous allons voir que le Serviteur parle de choses invisibles et divines. Dès lors, le v. 8 nous indique que le Serviteur ne craint pas le jugement, tous voyant clairement qui a raison.

- v. 9a : « Voilà que mon Souverain Seigneur me secourra », et non « vient prendre ma défense » du Lectionnaire. C'est le troisième but pour lequel Dieu le fortifie : la réussite de sa mission. Le « Voilà » qui porte sur le soutien de Dieu indique la venue de cette réussite et l'heureuse issue de la contestation du v. 8. Peu importe ce que ses ennemis pourront prétendre, le Serviteur sera victorieux dans toutes ses activités. Ceci annonce la Résurrection de Jésus, en tant qu'il réduira à rien aux yeux de Dieu spécialement l'instigateur de ses ennemis, son adversaire le Diable, et qu'il fera réussir sa mission par son Église vivant du Saint-Esprit. La même expression, que l'on a deux fois, « Mon Souverain Seigneur me secourra » indique l'unique action de Dieu pour la Passion (v. 7) et pour la Résurrection du Christ (ici, v. 9a), et leur nécessaire union dans un même Mystère. « Qui est celui qui me condamnera ? » est la traduction des (Néo)Vulgates ; en hébreu on a : « Qui me rendra-impie ? », et dans la Septante : « Qui me pervertira ? », les trois traductions signifiant la volonté des ennemis de la discréditer définitivement. Le Lectionnaire a choisi le verdict, alors que l'hébreu et la Septante parlent de la personne et de l'action du Serviteur. Les hommes ont beau dire

ce qu'ils veulent ou disent de lui, le Serviteur de Dieu demeurera le Victorieux, juste, bon et disculpé, qu'aucune hostilité ni aucune méchanceté ne pourront anéantir.

- v. 9b (omis) : Il en sera de ses ennemis comme d'un vêtement usé ou rongé des mites. Telle sera la ruine de l'Économie ancienne et de ceux qui veulent s'y accrocher : ils sont près de disparaître. Ceux-là ne s'en rendent pas compte ou refusent, plus que jamais, de l'admettre, mais en fait, ils se préparent à être et seront en dehors du Salut donné dans la nouvelle Économie.

Conclusion

Outre les souffrances qu'elle amène, la persécution a ceci de particulier et de triste qu'aux yeux des hommes elle manifeste la victoire des persécuteurs et la défaite des persécutés, comme aussi l'excellence de l'Économie ancienne et l'inexistence de l'Économie nouvelle. Mais telle n'est pas la pensée de Dieu sur la persécution, quand il l'intègre dans son Plan du Salut qui est en butte à l'hostilité des hommes. Lorsque son Plan rétabli du Salut, confié au Serviteur, est en butte à la persécution, Dieu se saisit de celle-ci et lui donne une valeur opposée à celle dont l'affublent les hommes : pour eux, c'est une ignominie, un malheur, un échec cuisant ; mais pour Dieu, c'est un titre de gloire, une béatitude, une réussite décisive. C'est ce que Jésus enseignait : « Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice ; réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse quand on vous persécutera » (Mt 5,10-12). Quand il doit s'y soumettre, il est nécessaire au persécuté d'avoir une foi solide et expérimentée pour considérer la persécution comme Dieu la considère, car la persécution reste un échec aux yeux des hommes, et sa réussite leur est cachée, encore qu'elle renforce le témoignage de la vérité éclatante et déforce la prétention des persécuteurs. Il faut alors au persécuté la confiance en l'aide assurée de Dieu pour supporter et en voir le fruit glorieux, et il lui faut aussi le renoncement à lui-même, à toutes les opinions des hommes, et surtout aux dissuasions éventuelles de ses proches et de ses amis. Le Serviteur a si bien vécu le renoncement à tout, qu'il a pu écouter la parole troublante de Dieu, écarter la révolte et la dérobade, s'offrir à ceux qui le frappaient, surmonter les outrages et la honte, tenir bon comme un roc, affronter ses ennemis jusqu'à les confondre, attendre du Seigneur la couronne des victorieux.

La vertu ici demandée est le renoncement ; elle s'exerce dans trois sortes de domaines :

- a) Le renoncement à un passé que Dieu met à l'écart. C'est l'attitude du Serviteur qui doit renoncer à l'Économie ancienne, à ce passé qu'il a en commun avec le peuple. Déjà Abraham, à l'appel de Dieu, a dû renoncer à sa vie païenne antérieure, et à la fin, au profit de son fils Isaac, à son rôle de pionnier du transfert de la Promesse ; et ses souffrances supportées lui valurent d'être appelé « ami de Dieu » (Is 41,8 ; Jc 2,23). Moïse dut renoncer à la puissance et aux honneurs qu'il avait en Égypte, et renoncer finalement à entrer en Terre Promise, alors même que Dieu l'avait choisi, à sa sortie d'Égypte, pour y entrer avec Israël, et il a souffert de ne pas obtenir le fruit de son œuvre. Élie dut renoncer à son ancien prophétisme, souhaitant là mort et ne bénéficiant pas de son nouveau prophétisme. Jérémie dut tristement renoncer à être consolé dans les fréquentes persécutions qu'il a subies, et son ministère infructueux aboutit à l'Exil de Juda et à la destruction de Jérusalem et du temple. Jésus renonça, à Gethsémani, à sa volonté d'échapper au fait de devoir porter la mort éternelle des hommes ; et au profit de la volonté intransigeante de son Père, il renonça à la réussite de sa mission durant sa vie terrestre qui finit à sa Passion, et jusqu'à la Croix il constata son rejet par son peuple. Les Apôtres ont renoncé à leur profession antérieure pour suivre et imiter leur Maître, et ils ont dû renoncer au Salut immédiat d'Israël ; Paul, tout spécialement, persécuté et souhaitant être anathème pour que soient sauvés ceux de sa race qui voulaient sa mort, assista, impuissant, à leur endurcissement, et il souffrit aussi de la part des païens dans les villes et les contrées où il fonda ses Églises.

- b) Le renoncement du chrétien à ses propres idées pour adopter celles des autres qui, tout en étant bonnes, ne lui plaisent pas, ou encore le renoncement à tel style ou à tel genre de vie, quand Dieu le lui demande. Ici, les exemples sont innombrables et même quotidiens.
- c) Le renoncement dans l'acquisition de cette vertu. Il s'agit du renoncement qui est à la base de toute vertu. Les vertus, en effet, surtout à leur début, suscitent les refus, les difficultés, les souffrances, les combats. Isaac le Syrien (≈640 – ≈700) disait : « Ne t'étonne pas, quand tu commences à porter la vertu, si de toutes parts t'assaillent la dureté et la violence des afflictions. Car une vertu qui ne serait pas mise en œuvre dans la difficulté ne saurait être une vertu. C'est justement cette difficulté qui fait qu'on l'appelle vertu » (Discours ascétiques, 19^e discours : Sur la foi et l'humilité, p. 133). Pour la vertu de renoncement, nous ne devons pas nous étonner qu'elle soit pénible, et cela d'autant plus que les persécuteurs de cette vertu sont avant tout intérieurs, incitant constamment le cœur à la refuser. Elle est surtout et toujours nécessaire dans les tentations.

Épître : Jacques 2,14-18

I. Contexte

Après avoir dit, dimanche dernier (23^e Ordinaire B), que la considération des personnes ou la partialité s'oppose à la foi, Jacques ajoutait que la Loi évangélique la condamnait aussi, la déclarait un péché fait contre elle, s'estimait transgressée, car tout péché, toute transgression offensent Dieu. Et il citait deux commandements, l'interdiction de l'adultère et celle du meurtre, en ajoutant que la transgression de chacun d'eux enfreint toute la Loi. Ceci peut étonner, quand on ignore que les dix commandements de Dieu, dits excellemment par un mot au singulier « le Décalogue », forment un tout. Il en est déjà de même dans le domaine humain et profane : un meurtre est commis par un coup de couteau ; est-ce le couteau ou la main seulement du meurtrier qui est condamnée, ou est-ce le meurtrier ? Il en est ainsi de la Loi de Dieu et davantage de l'Évangile qui, plus qu'un message, est Jésus Christ lui-même. Il s'ensuit que la partialité (illustrée par un exemple dimanche dernier) et le divorce offensent Dieu et aussi son Fils incarné. Aujourd'hui, l'interdiction du divorce maintenue par l'Église est contestée, parce qu'elle est estimée inhumaine, mais ceux qui critiquent l'Église sur ce point ne se rendent pas compte qu'ils sont tombés dans ce péché de partialité. En effet, pourquoi veulent-ils que l'Église autorise le divorce, sinon parce qu'ils trouvent leur conjoint insupportable, p. ex., ou, pour employer les paroles de Jacques, parce qu'ils reprochent à leur conjoint de « porter des vêtements sales » ? Et comme Jacques le précisait, ils se servent de la foi pour valoriser leur partialité. Ne les entend-on pas dire : « Si l'Église autorisait le divorce pour permettre un autre mariage, ma foi s'épanouirait » ? Quelle illusion ! Et aussi combien l'épître de Jacques est actuelle, et combien l'enseignement de l'Église est disqualifié !

Dans notre texte, Jacques aborde une autre attitude antiévangélique au sein de la communauté chrétienne : la foi sans les œuvres. Ici deux problèmes se posent :

- a) Le premier, qui est bien moderne, c.-à-d. superficiel, concerne l'apparente contradiction entre Jacques et Paul. Jacques dit en effet : « La foi sans les œuvres ne peut sauver ou est morte », alors que Paul dit : « Par la grâce vous êtes sauvés moyennant la foi » (Éph 2,8), ou « L'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la Loi » (Rm 3,28). Et Jésus dira souvent : « Ta foi t'a sauvé ». Y a-t-il contradiction entre les deux Apôtres ? Il serait bien étonnant que le Saint-Esprit qui est l'Auteur de l'Écriture Sainte puisse se contredire. Il nous faut donc les concilier.
- b) Le deuxième problème concerne davantage notre texte, et nous avons déjà eu l'occasion de le traiter : Puisque la foi sauve, pourquoi attacher encore de l'importance aux œuvres ? La foi ne justifie-t-elle pas nos actes ?

Résolvons ces deux problèmes en analysant notre texte. Celui-ci est court : il ne compte que cinq versets sur les treize qui servent à Jacques d'argumentation, et où il donne d'autres exemples très

éclairants. Remarquons au moins ceci : ces treize versets contiennent quatorze fois « les œuvres », et quatorze fois « la foi », ce qui montre qu'il y a parfaite égalité et même importance de la foi et des œuvres.

II. Texte

- v.14 : « A quoi cela sert-il ? », litt. « Quelle utilité y a-t-il ? » : Comme dans toute son Épître, Jacques situe le problème au plan du concret, puis le résout au plan du Salut : « Est-ce que la foi peut le sauver ? ». Il ne va pas définir la foi ni les œuvres ; il les suppose connues. Il envisage seulement l'utilité de la foi et l'utilité des œuvres (traduits par « actes » et « agir » dans le Lectionnaire). La question est donc : « La foi sans les œuvres peut-elle sauver quelqu'un ? » ; c'est le premier problème, celui de l'apparente opposition de Jacques et de Paul. Résolvons-le. En Éph 2,8-9, Paul écrit : « Par la grâce vous êtes sauvés moyennant la foi ; ce salut ne vient pas des œuvres » ; et en Gal 2,16 et Rm 3,28 : « L'homme n'est pas justifié par les œuvres de la Loi mais seulement par la foi en Jésus Christ ». Paul fait allusion aux juifs, prétendant qu'ils peuvent se sauver par les œuvres de la Loi, et qu'ils n'ont pas besoin de Jésus Christ. Il veut donc dire que faire les œuvres de la Loi ne peut pas mériter le Salut, parce que celui-ci est un don gratuit que l'on obtient par la foi dans le Christ.

Alors que Paul parle des œuvres faites avant la venue du Christ Jésus, Jacques a un tout autre point de vue : il parle des œuvres à faire par ceux qui ont la foi dans le Christ, et affirme que ces œuvres doivent accompagner la foi pour que l'on ne perde pas le Salut reçu dans la foi. De façon différente, Paul dit exactement la même chose que Jacques. Dans beaucoup d'autres textes, il écrit comme lui : « La foi agissant par la charité » (Gal 5,6), ce qu'il rappelle un peu plus loin : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (5,14) ; ailleurs il dit : « Ne vous conduisez plus comme les païens ... ; donc plus de mensonge, plus de vol ; pardonnez-vous mutuellement ... ; ni le fornicateur ni le cupide n'hériteront du Royaume du Christ et de Dieu » (Éph 4,17 - 5,5) ; ou encore : « Ces faux enseignants font profession de connaître Dieu, mais par leurs œuvres ils le renient » (Tite 1,16). Et Jacques lui-même avait parlé comme Paul (et parlera encore) dans le texte que nous avons eu au 22^e Ordinaire B : « La religion pure et irréprochable est de visiter les orphelins et les veuves dans leur malheur » (Jc 1,27), en écho à la parole de Jésus (Mt 25,37-40).

Par conséquent, Jacques et Paul ont bien - à travers leurs deux points de vue - la même doctrine, celle de Jésus Christ, ce qui n'est pas étonnant puisque les deux font partie des Apôtres de Jésus. Les œuvres faites avant qu'on ait la foi chrétienne, ne sauvent pas, et la foi chrétienne qui n'est pas accompagnée des œuvres ne sauve pas non plus. Voilà le premier problème résolu. Il n'est pas nécessaire de le reprendre pour l'exemple que Jacques va donner. Mieux vaut, en abordant cet exemple, résoudre le deuxième problème : Quel lien nécessaire y a-t-il entre la foi à développer et les œuvres à mettre en pratique ? Pourquoi cette foi a-t-elle besoin des œuvres ?

- v. 15-16 : « Si un frère ou une sœur ». C'est un cas général que Jacques avance, comme l'exemple du pauvre et du riche de dimanche dernier, et c'est aussi une parabole. L'Apôtre, en effet, évoque bien moins l'entraide naturelle des membres d'une famille humaine que celle des membres de l'Église qui est la Famille de Dieu. Eh bien ! « Si un frère ou une sœur se trouvent être nus et manquant de la nourriture quotidienne », est-ce que votre aide consistera à leur dire : « Rentrez tranquillement chez vous ! Chauffez-vous et rassasiez-vous », sans rien leur donner ? Non, évidemment ! Il est absurde de dire à quelqu'un qui n'a rien à manger : « Allez vite faire un bon repas chez vous », ou à celui qui n'a pas d'argent pour se vêtir : « Allez acheter un habit ».

Cependant Jacques ne dit pas que cette attitude est « absurde », mais « à quoi cela sert-il ? » ou plutôt litt. « Quelle utilité y a-t-il ? », même expression qu'au v. 14. Car il envisage, ici aussi, les relations dans l'Église au plan de la foi.

Ceci est d'ailleurs bien montré par l'expression mal traduite du Lectionnaire : « Rentrez tranquillement chez vous ! », car le texte dit : « Allez en paix ! », formule typiquement ecclésiale, reprise à Jésus, pour signifier le Salut accordé ou le pardon des péchés. Quant à venir en aide aux nécessiteux, le Lectionnaire veut y voir une assistance sociale, qui est sans aucun doute nécessaire à notre époque, et que les chrétiens doivent accomplir ; mais Jacques y voit davantage : il en fait une parabole du Royaume de Dieu, dans laquelle Jésus a fait de ses membres des frères et des sœurs, lui « l'aîné d'une multitude de frères » (Rm 8,29). Il veut donc dire également ceci : En vous voyant privés de la grâce du Saint-Esprit et du pain de la parole de Dieu, Jésus vous a-t-il dit : « Chauffez-vous et rassasiez-vous » ? Non ! il vous a réchauffés de sa grâce ardente et nourris de son Pain de la vie. Eh bien ! faites de même envers ceux qui n'ont pas de vêtements corporels mais qui ont aussi perdu le vêtement de l'Homme nouveau, faites de même envers ceux qui n'ont pas de nourriture matérielle mais aussi envers ceux qui n'ont pas la nourriture spirituelle.

- v. 17 : « Ainsi donc, celui qui n'agit pas, sa foi est bel et bien morte », mais on a litt. « Ainsi la foi aussi, si elle n'a pas les œuvres, est par elle-même une morte ». Le Lectionnaire voit la nécessité de l'action de l'homme, le texte original voit la nécessité de la foi. Autrement dit, selon l'un qui voit les choses de l'extérieur (les actes), on a : le soi-disant croyant qui n'agit pas possède une foi morte ; selon l'autre qui voit les choses de l'intérieur (la foi), on a : la foi qui n'agit pas est une foi morte. Au fond, le Lectionnaire situe le fait au niveau moral ; à savoir un acte de l'homme, alors que Jacques le situe au niveau dogmatique, c.-à-d. comme un don de Dieu, ce qu'il fait toujours.

Puisque Jacques parle de la mort de la foi dans la parabole qu'il a dite, nous voyons mieux l'anomalie et même le ridicule de l'exemple pris par lui. Dit-on à un affamé qui n'a pas de vivres d'aller manger chez lui ? Eh bien ! vous êtes aussi ridicules, lorsque vous dites : « J'ai la foi qui me dispense d'agir », ce qui revient à dire : « En empêchant ma foi d'agir, je la rends vivante ». Ainsi, une foi sans ses œuvres ressemble à un sauveteur qui, sous ses yeux, laisse quelqu'un se noyer. Ce sauveteur sera privé de sa fonction ; de même, cette foi-là est-elle privée de la vie. Tout à la fin, après notre texte, au v. 26, Jacques conclura d'une façon plus forte encore, grâce au développement qu'il fera : « De même que le corps sans l'esprit est mort, ainsi la foi sans les œuvres est morte », ce qui pourrait nous faire dire : de même que c'est l'âme qui fait vivre le corps, de même ce sont les œuvres qui font vivre la foi. Mais avant d'en arriver là, Jacques fait un long développement, avec les exemples des démons, d'Abraham et de Rahab, dont nous n'avons ici que le début au v. 18.

- v. 18 : « Et on peut lui dire », litt. « Mais, quelqu'un lui dira », ce « quelqu'un » personnifiant le « on ». Le début de ce verset présente quelque difficulté ; passons-là, et faisons de la proposition interrogative qui vient une proposition affirmative : « Toi tu as la foi, et moi j'ai les œuvres ». Toujours concret, Jacques entreprend un raisonnement qui montre la sottise qu'il y a à séparer la foi et les œuvres : Supposons, dit-il, que tu aies la foi, et que moi j'aie les œuvres ; je pourrais te demander : « Montre-moi ta foi sans les œuvres », mais tu ne pourras pas la montrer, tu pourras seulement dire « j'ai la foi », et cette affirmation est sans valeur. Un perroquet peut aussi la répéter ; d'ailleurs – c'est un des exemples que Jacques donne –, les démons aussi croient et ils tremblent, car leur foi augmente la peur de leur ruine (v. 19). Tout le monde sait que

dire « j'ai la foi » sont des mots vides, creux, morts, et qui se retournent contre ceux qui s'en targuent, tant que leurs actes ne viennent pas en prouver la vérité, la réalité, l'existence.

C'est pourquoi « Moi, c'est par mes actes que je montrerai ma foi », mais litt. « Et moi je te montrerai ma foi issue de mes œuvres » : Le « par mes actes » du Lectionnaire insiste sur les actes qui expriment ou rendent la foi évidente, tandis que « issu-de mes actes » insiste sur la foi qui se sert d'actes probants ou engendre nécessairement ses actes. Donc, dès le début de sa démonstration, Jacques affirme que la foi vivante n'existe qu'en se manifestant par des actes. A ce propos, il n'est pas inutile de faire les trois considérations suivantes :

- a) On pose souvent la question : « Une foi sans les œuvres existe-t-elle encore ? ». Il faut répondre : Certainement, mais elle est morte, elle est comme un cadavre qui existe mais qui est sans vie et se dégrade, entre en putréfaction. Une telle foi est si bien nulle que dans la parabole du Jugement dernier, le Souverain Juge demandera à tous : « Montrez-moi les œuvres de votre foi ». En effet, Jésus ne dira pas : « Dites-moi si vous avez cru en moi », mais « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ..., recevez en héritage le Royaume » (Mt 25,35.34), ou bien « vous ne m'avez pas nourri ..., allez dans le feu éternel ». Une foi morte sépare le croyant du Fils de l'Homme glorieux.
- b) Si Jacques insiste sur l'agir de la foi, c'est parce qu'il attache la plus grande importance à la foi. On peut même dire que, contrairement au Lectionnaire qui insiste sur les actes humains de la foi, l'Apôtre met en grande valeur le don divin de la foi, comme le faisait le Serviteur du Seigneur de notre première lecture : la foi authentique de l'homme est une réponse à la foi que Dieu met en lui. Le chrétien se doit de la manifester par ses œuvres, pour qu'il la sache en pleine santé et puisse la développer, et pour éviter qu'elle s'étirole et dépérisse. Jacques insiste bien aussi sur cette foi authentique, parce que ses auditeurs se servent hypocritement de la foi pour se dispenser de faire ce que leur foi demande, pour consolider leur refus de la mettre en pratique. Ils ont une vie immorale qui ne les touche pas, parce qu'ils se satisfont de dire qu'ils sont croyants. En fait, leur conduite détruit la vraie foi qu'ils avaient reçue, et la remplace par une foi démoniaque. En évitant d'avoir n'importe quelle foi, on ne voit pas que Paul s'oppose à Jacques ou que Jacques exagère indûment des points de la doctrine chrétienne. Une fois de plus, nous voyons qu'une lecture superficielle et facile en trompe le sens, et qu'une lecture attentive et parfois difficile nous fait découvrir les merveilles de la parole multiforme de Dieu.
- c) Puisque la vraie foi est si importante, il faut veiller à la garder intacte et à la développer, car ne pas progresser, c'est reculer. Quand elle est souillée de croyances mensongères, d'hérésies, d'erreurs, elle commettra des actions condamnables ; et mêler à la saine doctrine de l'Évangile des interprétations antichrétiennes de toutes sortes, c'est dégrader la foi chrétienne et donc mal agir. C'est pourquoi il importe de trouver une interprétation correcte et fidèle de la parole de Dieu qui doit nourrir la foi. Par ex., quand la foi insuffisamment comprise de ma part me dit d'avoir compassion de ceux qui souffrent et se découragent, je puis mal agir, si je ne tenais pas compte de cette parole de Pierre : « Si vous êtes affligés, réjouissez-vous » (1 Pi 1,6). La vraie compassion implique d'amener l'affligé à ne pas se décourager et aussi à l'amener à tendre à se réjouir de son affliction.

Conclusion

Avoir une foi sans ses œuvres (p. ex., croire qu'il faut aider les pauvres et ne pas le faire soi-même), faire des œuvres condamnables découlant d'une foi impure (p. ex., être superstitieux, alors qu'on croit à la Providence attentive de Dieu), baser sa vie sur les opinions trompeuses du monde ou sur autre chose que la foi chrétienne (p. ex., approuver le divorce, parce que Moïse en a fait un commandement ou à cause des vexations incessantes encourues) tout cela est souligné par Jacques comme portant des coups mortels à la foi du Christ. Son texte est bien actuel : On entend des baptisés, qui ne pratiquent jamais et travaillent à s'enrichir, dire qu'ils sont croyants ; ou bien on critique l'Église parce qu'elle maintient des lois déclarées désuètes par le monde, et on se prétend encore croyant. La cause de telles aberrations est double :

- a) Le péché qui sépare ce qui doit rester uni. Dès l'origine, le péché d'Adam a séparé la volonté de Dieu et le désir de l'homme, Dieu et ses dons, le Créateur et les créatures, Adam et Ève, l'homme et la femme, l'humanité et les animaux, la grâce divine et les capacités humaines. Depuis lors, le péché n'a cessé de tout séparer, provoquant des quantités de contradictions, d'oppositions, d'incompréhensions, de malheurs, de catastrophes. Mais la Pâque du Christ Jésus a détruit le péché, lui sans péché mais identifié au péché par Dieu [2 Cor 5,21]. C'est pourquoi, d'une part, le chrétien baptisé dans la mort et la résurrection du Christ peut, grâce à celui-ci, tout réunifier, s'il y met vigilance, effort et prière, et d'autre part, Jacques fait des reproches à ceux qui pouvaient unifier la foi et ses œuvres, et ne l'ont pas fait.
- b) La mentalité gnostique ou idéaliste de notre époque. Elle préfère, en effet, les connaissances aux actions, les actions réfléchies aux vertus à acquérir et à développer, et ceux qui, dans le domaine invisible de la Grâce divine, estiment suffisant de cantonner la foi dans les pensées et les sentiments, et de chercher la satisfaction désirée dans la prière et non la nécessité impérieuse de la prière. A cette attitude on peut joindre une autre complémentaire : on lit, on désire, on s'instruit, on se plaint, on réfléchit, on prie, on parle, on projette, on agit et on fait bien des choses, mais on oublie que tout cela ne constitue que des moyens pour atteindre le but suprême : la vie éternelle au Ciel dans la Sainte Trinité. Dieu n'a pas besoin de parler : son Verbe lui suffit, ni besoin de se faire comprendre : son Esprit Saint y pourvoit ; mais il veut que tous les hommes soient comme lui.

Parmi les remèdes au péché et à ses conséquences, il y a le renoncement, ce désistement de tout pour adhérer à la volonté de Dieu. Par ex., il faut savoir renoncer à séparer la foi et ses œuvres, à préférer les œuvres à la foi et la foi aux œuvres, renoncer à estimer suffisante la foi active personnelle qui n'est pas unie à la foi ecclésiale, ou valables les actes de la foi que l'opinion publique a falsifiés, renoncer au beau et au bon qui portent préjudice au vrai, renoncer aux sirènes ensorcelantes du monde, aux courants d'idées qui contredisent ou minimisent la doctrine de l'Église, et à bien d'autres choses que la foi authentique ne manque jamais de faire découvrir. Pour tout cela comme en toutes choses, et surtout quand il s'agit de la vertu, il faut tenir en grande estime et aimer la vertu de renoncement. Dans nos sociétés qui ne se refusent rien, le renoncement, pense-t-on, n'a aucune place. Pourtant tous les hommes renoncent à beaucoup de choses. Regardons les gens qui se livrent aux plaisirs du monde. Pourquoi renoncent-ils si facilement à la sobriété, à l'honnêteté, à la modestie, à la retenue, à l'attention aux autres, à la fidélité, aux vertus ? Parce qu'ils aiment les plaisirs, comme d'autres aiment le profit. Ainsi, les gens du monde nous montrent déjà comment apprendre la vertu de renoncement : en aimant. Il en est de même du chrétien : aimer fortement la vertu, la foi, le Christ, le prochain, l'Église, Dieu. Quand on aime vraiment, on est capable de renoncer joyeusement à tout. Si Jésus a renoncé à bien des choses et jusqu'à sa propre vie, c'est parce qu'il aimait son Père et les hommes.

Évangile : Marc 8,27-35

I. Contexte

Avec la nouvelle étape dans l'Évangile de Marc (Mc 8 – 10), tout est centré sur la personne de Jésus accompagné de ses disciples dans l'établissement en signes de l'Économie nouvelle. A l'étape précédente (Mc 6 – 7), Jésus mettait fin à l'Économie ancienne, en la laissant se dissoudre, lorsque sa patrie s'opposait à lui, lorsqu'Hérode faisait décapiter Jean Baptiste, lorsque lui-même dénonçait les transgressions de la Loi par le cœur mauvais ; et il jetait les bases de l'Économie nouvelle par la mission des Douze, la multiplication des pains (les cinq pains législatifs), la guérison de la fille d'une païenne et celle d'un juif paganisé. En Mc 8, Jésus fait une seconde multiplication des pains (les sept pains prophétiques), et refuse de donner un signe de sa puissance divine demandé par les pharisiens endurcis de cœur ; puis il met ses disciples en garde contre le levain des pharisiens et le levain d'Hérode, mais les disciples ne comprennent pas encore que l'Économie nouvelle est de l'ordre du céleste, et non pas du terrestre comme les juifs le pensaient. A ce moment, Jésus guérit un aveugle, mais son intervention est assez laborieuse, parce que l'opposition efficace des puissances des ténèbres commence à se faire sentir ; cependant, Jésus en profite pour montrer la nécessité de ce miracle et du travail de la grâce, afin que les disciples sachent clairement comment accéder et s'offrir à l'Économie nouvelle.

Nous avons alors notre texte. Il signale l'effet de ce miracle dans le cœur des disciples : ce sera un don du Père, et aussi l'évidence de l'état de la foi de ses disciples en Jésus. Nous verrons le contraste qu'il y a entre la pensée de Dieu et la pensée de l'homme, et la façon dont Jésus s'y prend pour entraîner celle de l'homme à accepter celle de Dieu. La première partie est presque identique à Mt 16,13-20 vu au 21^e Ordinaire A.

II. Texte

1) La profession de foi des disciples (v. 27-30)

- v. 27 : « Jésus s'en alla avec ses disciples », mais litt. « Jésus sortit, ainsi que ses disciples » : « Sortir », c'est quitter un lieu étendu, un milieu fermé, un évènement, une mentalité, une façon de penser ou de comprendre, un savoir en emportant ce que l'on vient de vivre, de subir ou d'apprendre. Ici, Jésus et ses disciples sortent d'un lieu, d'un évènement, d'une révélation ; la guérison d'un aveugle à Bethsaïde, faite en vue d'un éclaircissement. Depuis le début du chapitre, il est surtout question des disciples, comme notre verset le dit encore, car c'est principalement eux que Jésus veut introduire dans la compréhension de l'Économie nouvelle. « Ils sortent vers les villages de Césarée de Philippe ». Et ils se dirigent vers la région de Césarée de Philippe, car c'est en dehors d'Israël que Jésus et son Économie peuvent être connus.

« Dans le chemin, il interrogeait ses disciples » : Il y a certes un chemin à parcourir de Bethsaïde à Césarée de Philippe, mais il y a aussi un cheminement à faire par les disciples sur la personne de Jésus. « Pour les hommes, qui suis-je ? » : Matthieu dit, quant à lui : « Pour les hommes, qu'est le Fils de l'Homme ? ». Ici, c'est une interrogation faite directement sur la personne de Jésus, telle qu'elle est appréhendée par la foule, telle qu'elle est connue par ses disciples, et telle qu'elle est l'objet de contestation pour les hommes, alors que là, c'est sur celui qui sera humilié en vue de sa destinée glorieuse. Jésus commence par demander à ses disciples ce que la foule pense de lui, car il veut leur faire découvrir à quel niveau de foi ils considèrent la foule, mais aussi à quel niveau de foi ils sont eux-mêmes.

- v. 18 : « Jean Baptiste ... un des prophètes » : L'opinion de la foule est plus juste et élevée que celle des pharisiens, mais elle reste au niveau de l'Ancien Testament et voit Jésus seulement comme un homme. Cependant le fait qu'elle a des opinions divergentes nous pousse à nous demander le sens de ces opinions. Marc en donne trois :
- a) « Jean Baptiste » : il s'agit de celui qu'Hérode a mis à mort et qu'il croyait ressuscité, c.-à-d. revivifié. La foule estime donc que Jésus vient affermir l'Économie ancienne. De plus, comme Jean Baptiste, pauvre, pénitent, baptisant dans l'eau, et prophète annonçant quelqu'un de plus grand que lui, qui baptiserait dans l'Esprit et le feu, Jésus n'est pour les gens qu'un précurseur du Messie triomphant.
 - b) « Élie » : il est le prophète de l'eschatologie finale, faisant passer de l'ancien au nouveau prophétisme, monté au ciel dans un char de feu, et maintenant revenu pour préparer l'ère du Messie glorieux et faire régner Israël sur les Nations. L'opinion des gens est donc la croyance en la venue imminente du règne temporel du Messie et d'Israël. Comme Jésus est un thaumaturge, faiseur de miracles éclatants et admirables, mais humilié et contredit, il est le prophète immédiat de l'ère messianique.
 - c) « Un des prophètes » : Cette opinion est moins élevée que les deux autres ; la foule croit que Jésus n'est pas le Messie, mais qu'il est un commentateur de la Loi ou un législateur supérieur à Moïse, et surtout un annonciateur du Messie comme tous les prophètes. Ces gens-là ont été frappés par l'enseignement de Jésus, enseignement qui surpasse la justice dictée par les scribes et les pharisiens, et qui est imprégné de la miséricorde de Dieu.
- v. 29 : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? », demande Jésus à ses disciples. C'est plus que leur opinion que Jésus attend d'eux, c'est leur prise de position et leur engagement personnel à son égard, car ce sont eux qu'il a choisis pour continuer et élargir son œuvre du Salut. D'ailleurs il les a préparés à la bonne réponse, et il sait ce qu'ils vont dire ; il vise donc à ce que ses disciples prennent conscience de leur foi en lui. Alors, au nom des Douze, Pierre répond : « Toi tu es le Christ (ou Messie) ». Marc omet « le Fils du Dieu vivant » que Matthieu a rapporté pour que le lecteur sache bien que le Messie est le Fils de Dieu. Marc, lui, préfère, pour l'instant, attirer l'attention sur l'humanité du Fils de Dieu incarné, pour rappeler aux pagano-chrétiens, pour lesquels il écrit, que le Fils de Dieu s'est vraiment fait homme (Mc 1,1). A la fin de son Évangile, il rapporte cette parole du centurion : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu » (Mc 15,39), c.-à-d. au moment où la mort de Jésus prouve indubitablement qu'il est homme. Comme Matthieu l'a indiqué, la profession de foi de Pierre est due à un don du Père. Les omissions de Marc montrent, comme on l'a toujours dit, que Marc est un résumé de Matthieu.
- v. 30 : « Il leur défendit vivement », mais littéralement c'est plus incisif et accusateur : « Il les réprimanda », ce que le Lectionnaire a pourtant bien vu, puisqu'au v. 32, il traduit le même terme par « faire de vifs reproches ». Dans le Nouveau Testament, ce verbe comporte une injonction de ne pas commencer ou continuer à dire ou à faire ce qui est mauvais, inconvenant ou dangereux. Il concerne souvent « le secret messianique », comme c'est le cas ici : « Afin qu'à personne ils ne disent (rien) à son sujet ». Le Mystère de la personne de Jésus, que Pierre vient de confesser par un don du Père, Jésus estime inconvenant et risqué de le divulguer ; les disciples doivent seulement le garder pour eux. Comme nous aurons eu neuf textes sur le secret messianique, j'en donnerai une synthèse la fois prochaine. Voyons ce qu'il en est ici.

Le silence imposé porte, cette fois-ci, clairement et directement sur Jésus en tant que Messie, Fils de Dieu. Jésus l'a fait entrevoir en actes mais jamais en paroles, les

disciples le découvrent par un don du Père et doivent soigneusement le taire ; la Loi et les Prophètes ont annoncé le Messie, mais Jésus ne tient pas à dire qu'il l'est. Si donc Jésus agit en Messie caché et que les gens s'en font une idée fausse, s'il faut un don du Père pour le découvrir, si les disciples doivent le garder pour eux et ne le dire à personne, et si le Messie a dû être annoncé longtemps à l'avance depuis Moïse, son attente constamment entretenue et son rôle diversement envisagé, c'est que cette notion de Messie dépasse l'entendement de l'homme – même lorsqu'elle est préparée par Dieu et Jésus – et qu'elle comprend des éléments qui n'ont pas encore été révélés. Seul Jésus sait ce qu'est le Messie voulu par Dieu, les hommes n'en ont, au mieux, que quelques bribes d'ailleurs destinées à les y préparer. Il faut donc, d'une part, une révélation complète, d'autre part, un don de Dieu qu'il faut encore développer. Or ces deux bienfaits sont donnés d'une façon très restreinte lors de la profession de foi de Pierre, comme nous allons le voir dans la deuxième partie et dans l'évènement qui suit notre texte.

Cet évènement est la Transfiguration de Jésus (vue au 2^e de Carême B). Là, les trois disciples qui ont eu cette vision sont couverts de la nuée du Saint-Esprit et entendent la voix du Père. Or la Transfiguration de Jésus est une anticipation de sa Résurrection, et, à la fin, Jésus évoque encore le secret messianique lié à cette Résurrection comme clef, lorsqu'il dit à ses disciples : « Ne dites rien à personne avant que le Fils de l'Homme soit ressuscité ». Le Messie est donc en liaison avec le mystère de la Sainte Trinité et n'est connu que par la Résurrection de Jésus. Comme la Résurrection, précédée et surgissant de la Passion, n'a pas encore eu lieu, on comprend pourquoi Jésus demande aux Douze de ne pas dire qu'il est le Messie, surtout qu'ils n'en ont qu'une idée partielle. Mais puisque Pierre et ses condisciples sont maintenant convaincus que Jésus est vraiment le Messie, Fils de Dieu, leur Maître va entreprendre de les faire avancer dans son Mystère messianique.

2) La pensée de Pierre contraire à la foi (v. 31-33)

- v. 31 : « Et pour la première fois, il les enseigna », litt. « Et il commença à les enseigner ». C'est en effet la première annonce de la Passion ; il y en aura encore deux autres, tant il sera difficile aux disciples de l'accepter. Elle comprend quatre actes : souffrir beaucoup, être rejeté par les chefs du peuple, être tué, ressusciter après trois jours. Les trois premiers exigent un renoncement total de Jésus à la chair qu'il a prise : renoncement à la joie terrestre, à la réussite temporelle de sa mission, à sa vie humaine. Mais ce renoncement est accepté en vue d'une joie, d'un succès et d'une vie immenses et extraordinaires, la Résurrection, fait qui sera pour Jésus à la mesure de son renoncement. Cette Résurrection, les disciples ne la comprennent pas, comme ils le diront après la Transfiguration (Mc 5,10). Voilà pourquoi le mécontentement de Pierre que nous verrons portera uniquement sur la Passion scandaleuse de Jésus.
- v. 32 : « Jésus disait cela ouvertement », mais litt. « Et il exprimait la parole franchement ». « Exprimer la parole, λαλέω » signifie révéler une parole ignorée ou mal connue ; en Marc on l'a encore trois fois : Mc 2,2 ; 4,33 ; 5,36. « Franchement » vient de « παρρησία, franc-parler, assurance, franchise », et indique que Jésus dit une parole que les disciples ont sûrement besoin de savoir. Mais « Pierre, le prenant à part, se mit à lui faire de vifs reproches » ou « à le réprimander [ἐπιτιμάω] » : comme Matthieu le dit, Pierre, en s'écartant avec Jésus des autres disciples, est très mécontent de la parole de son Maître qu'il aime, et l'incite à faire en sorte de ne pas subir sa Passion.
- v. 33 : « Mais lui, se retournant » : Jésus marche sans doute en tête des Douze, mais, remarquant plus justement que Pierre s'est détourné de lui, il se retourne pour le

rattraper. « Et voyant ses disciples » : ceux-ci ont suivi Pierre pour leur profession de foi, mais maintenant Jésus craint qu'ils ne suivent encore Pierre dans son égarement, et c'est pourquoi « Il interpella vivement Pierre », litt., « Il réprimanda Pierre » devant tous. « Va derrière moi, Satan » : En s'opposant à la parole de Jésus, Pierre s'est placé devant lui comme un obstacle. Aussi Jésus lui ordonne-t-il de reprendre sa place derrière lui, et le traite-t-il très sévèrement de Satan, son ennemi par excellence, régnant sur tous les hommes. Et il explique aussitôt pourquoi Pierre a agi comme Satan et sous l'influence de Satan : « Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes », litt. « Parce que tu n'apprécies pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes » [φρονέω, apprécier], expression à la fois plus fine et plus sévère, car ne pas penser comme Dieu est très grave, la foi étant justement de penser comme Dieu, et la foi chrétienne, de penser comme le Christ.

Nous avons ici ce qui relève de l'Ange déchu, révolté contre Dieu : toute pensée, toute parole, toute action, tout désir, qui vont contre la pensée et la volonté de Dieu et donc contre la foi, sont sataniques. Alors que Jésus, comme le Serviteur souffrant, ne s'est pas rebellé contre la volonté pénible de Dieu, mais l'a même confiée et recommandée à ses disciples, Pierre se comporte comme les chrétiens auxquels Jacques s'adresse, et détruit la foi qu'il avait. Il a préféré renoncer à la foi en Jésus le Messie, plutôt que renoncer à sa façon humaine de penser et de vouloir. En aimant Jésus d'une façon charnelle, il s'est comporté en son pire ennemi. Alors que le renoncement à la volonté de Jésus aurait dû lui être pénible et détestable, c'est le renoncement à lui-même et à ses sentiments qu'il a craint et qu'il a refusé. Tel est le pécheur, même croyant, qui s'imagine que les paroles de Jésus ou la doctrine de l'Église doivent être conformes aux volontés, aux décisions et aux désirs de l'homme et du monde. D'où, la grande leçon que Jésus donne aussitôt dans la troisième partie.

3) La nécessité pour tous de renoncer à soi-même (v. 34-38)

- v. 34 : « Appelant la foule avec ses disciples », litt. « Et, invitant la foule avec ses disciples » : Jésus voit que ses disciples sont retournés au niveau de la foule qui lui est attachée, et il sait que ce qu'il doit dire aux disciples pour les redresser vaut aussi pour la foule. La leçon qu'il va donner est donc pour tous, qu'ils soient débutants ou parfaits, faibles ou forts, coupables ou justes, jeunes ou âgés, ignorants ou savants. « Si quelqu'un veut venir derrière moi » : si tous se rendent compte qu'ils sont plus ou moins indignes devant Jésus, mais veulent librement « venir derrière lui », c.-à-d. correspondre à sa pensée et se soumettre à sa volonté, Jésus leur donne un triple moyen d'y parvenir :
 - a) « Se renier soi-même », c.-à-d. ne plus être ni agir comme auparavant. Tout homme a un passé, des habitudes, des façons de penser et d'agir, des occupations, des préférences. Ce qui est mauvais, il doit le rejeter, cela va de soi ; mais ce qui est bon, il doit le faire sans s'y attacher pour pouvoir venir derrière Jésus. Tout lui-même et toute sa vie personnelle doivent être subordonnés et soumis à l'attachement dû à Jésus.
 - b) « Supporter sa croix » : La croix représente l'obéissance à Dieu jusqu'à subir une mort ignominieuse. Il s'agit donc d'accepter la souffrance pour le Christ jusqu'à la mort. Ce moyen maintient le reniement de soi, apprend à s'y accoutumer, et fait découvrir son excellence dans la mort à soi-même.
 - c) « Suivre Jésus » : Cette expression signifie marcher sur les traces de Jésus, imiter ce qu'il a fait. Ce troisième moyen unit à Jésus, apporte sa lumière et sa force, remplit le cœur, fait agir comme lui et conduit à la vie éternelle. Il est le sommet des deux autres, le but que se proposent le détachement de soi et l'obéissance dans la mort à soi-même.

- v. 35 : « Car celui qui voudra sauver son âme, la perdra » : Pour que tous comprennent bien l'enjeu de ce triple moyen, Jésus dit qu'il y va du Salut éternel. Tout le monde veut sauver sa vie, mais personne ne le peut, car seul Jésus sauve. Il faut donc renoncer à se sauver par soi-même, et notamment par la Loi, sinon on empêche Jésus de sauver et l'on se perd. « Mais celui qui perdra son âme pour moi et pour l'Évangile, la sauvera » : celui qui a renoncé à ses propres moyens de salut, et se consacre à Jésus dans la foi et à la pratique de son Évangile, celui-là trouvera le seul vrai moyen de se sauver, celui de coopérer au Salut que Jésus lui apportera.
- v. 36-38 (omis) : Jésus renforce l'importance de ce qu'il vient de dire ; on ne peut pas se sauver autrement, même si l'on gagne, améliore ou épanouit le monde entier (voir au 23^e Ordinaire A, p. 10). Et à la Parousie, celui qui aura eu honte de lui et de ses paroles, le Fils de l'Homme aura honte de lui devant son Père et les anges.

Conclusion

Les Prophètes ont toujours annoncé la venue du Messie à l'occasion de la misère religieuse et morale d'Israël. En soi, cette misère était un châtement de Dieu appelant à la conversion ; mais comme l'homme charnel s'en soucie peu, ils annonçaient des châtements corporels, familiaux, sociaux, nationaux, qui avaient le plus de chance d'amener le peuple à la pénitence. Un lien s'était alors établi tout naturellement entre les adversités temporelles et l'attente du Messie, et entre la prospérité terrestre et l'oubli du Messie. Du coup, la venue du Messie a fini par être vue comme un combat victorieux pour relever Israël de ses malheurs terrestres. Mais, comme beaucoup de textes bibliques parlent des souffrances du Messie, comme par ex. notre première lecture, la tradition humaine des chefs du peuple a proposé un Messie souffrant, fils de Joseph, un Messie triomphant, fils de David, et un Messie sacerdotal, fils d'Aaron. Ces trois tendances à propos du Messie correspondent ainsi aux trois institutions en Israël : le prophétisme, la royauté, le sacerdoce, toujours en vue de la prospérité terrestre d'Israël. Au temps de Jésus, on ne considérait le Messie que comme fils de David triomphant. Jésus vient évidemment comme les prophètes l'avaient dit, c.-à-d. dans la misère religieuse et morale de tout le peuple, mais personne ne la remarquait, sauf quelques « pauvres de Yahvé » qui vivaient l'esprit de la Loi et des Prophètes. Les Apôtres étaient de ces pauvres, mais ils conservaient encore en eux la mentalité charnelle du peuple. En prêchant la venue du Royaume, Jésus avait demandé de se repentir et de croire dans l'Évangile (Mc 1,15), il avait soigné et guéri les corps en signe de Salut des cœurs, mais les disciples pensaient toujours à un succès terrestre de leur Maître. Quand donc Jésus annonce sa Passion, les Douze sont énergiquement opposés et doivent apprendre que leurs pensées ne sont pas celles de Dieu mais des hommes. Pourtant, le fait que Jésus vivait pauvrement, ne se souciait pas de l'hostilité à son égard, fuyait l'enthousiasme populaire, demandait le silence sur ses miracles, et maintenant interdisait de dire qu'il est le Messie, aurait dû les faire réfléchir.

C'est pourquoi Jésus enseigne l'attitude, nécessaire à tous, du renoncement à eux-mêmes, à leurs idées trop humaines, à leurs peurs, à leur réticence dans le service du Christ. Pierre pouvait savoir que Jésus vivait ce renoncement dans sa fidélité à son Père, mais il ne songeait qu'à lui-même, à l'amour qu'il avait pour son Maître, et au malheur que la Passion apporterait aux disciples ; il sera sûr de lui-même quand il dira qu'il ne le reniera jamais, et pourtant il le fera (Mc 14,31). C'est que, tant que le péché n'est pas ôté du cœur de l'homme, celui-ci est incapable d'agir selon l'Évangile. Quant à nous, notre état est meilleur que celui des disciples à ce moment-là : la grâce du baptême détruit en nous le péché originel ; nous savons que Jésus est le Messie ; nous pouvons, par la parole de Dieu entendue et la lumière du Saint-Esprit, penser et agir comme le Christ. Mais voilà ! Notre foi en Jésus est amoindrie par notre faiblesse et par nos péchés. Aussi, tout en ravivant notre foi, devons-nous acquérir et développer la vertu de renoncement à nous-mêmes, et prier le Seigneur de nous secourir chaque fois que nous avons à nous renoncer.